Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 50 (1912)
Heft: 27

Artikel: Les pêches
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-208788

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 22.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

JEAN-JACQUES AU PAYS DE VAUD

III

Les Vaudois.

On sait le bel éloge que Rousseau a fait du Pays de Vaud (voir le *Conteur* du 22 juin 1912). Les Vaudois étaient moins de son goût. Qu'on en juge :

Je ris de la simplicité avec laquelle je suis allé plusieurs fois dans ce pays-là, uniquement pour y chercher ce bonheur imaginaire. J'étais toujours surpris d'y trouver les habitants, surtout les femmes, d'un tout autre caractère que celui que j'y cherchais. Combien cela me semblait disparate ! Le pays et le peuple dont il est couvert ne m'ont jamais paru faits l'un pour l'autre...

Jean-Jacques reproche, à tort ou à raison, un « ton maniéré » aux dames du Pays de Vaud, lesquelles, dit-il, « prennent le bel esprit pour l'esprit du monde et ne savent parler que par épigrammes ».

Les Valaisans.

En revenant d'Italie à Genève, Rousseau avait traversé le Valais dans toute sa longueur. Bien qu'il ne fît qu'y passer, il observa si bien la nature et les gens, selon son habitude, que la description qu'il en donne dans une lettre de Saint-Preux à Julie est on ne peut plus fidèle. Comme on le verra, des diverses populations de la Suisse romande actuelle, c'est la valaisanne dont il a dit le moins de mal.

J'aurais passé tout le temps de mon voyage dans le seul enchantement du paysage, si je n'en eusse éprouvé un plus doux encore dans le commerce des habitants. Vous trouverez dans ma description un léger crayon de leurs mœurs, de leur simplicité, de leur égalité d'âme et de cette paisible tranquillité qui les rend heureux par l'exemption des peines plutôt que par le goût des plaisirs. Mais ce que je n'ai pu vous peindre et qu'on ne peut guère imaginer, c'est leur humanité désintéressée et leur zèle hospitalier pour tous les étrangers que le hasard ou la curiosité conduisent chez eux... Quand j'arrivais le soir dans un hameau, chacun venait avec tant d'empressement m'offrir sa maison, que j'étais embarrassé du choix ; et celui qui en obtenait la préférence en paraissait si content que la première fois je pris cette ardeur pour de l'avidité. Mais je fus bien étonné quand, après en avoir usé chez mon hôte à peu près comme au cabaret, il refusa le lendemain mon argent, s'offensant même de ma proposition ; et il en a partout été de même.

Rousseau ne peut assez vanter l'hospitalité des Valaisans, qui s'ingéniaient à le laisser vivre chez eux comme s'il eût été chez lui. Une chose le chicanait cependant : la longueur des repas.

J'étais bien le maître de ne pas me mettre à table ; mais une fois que j'y étais, il y fallait rester une partie de la journée et boire d'autant. J'avoue que le vin me paraît une excellente chose et que je ne hais point à m'en égayer. Mais il faut savoir s'arrêter et prévenir l'excès. Voilà ce qu'il ne m'était guère possible de faire avec d'aussi déterminés buveurs que les Valaisans, des vins aussi violents que ceux du pays, et sur des tables où l'on ne vit jamais d'eau. Comment se résoudre si sottement à jouer le sage et à fâcher de si bonnes gens ? Je m'ennivrais donc par reconnaissance, et ne pouvant payer mon écot de ma bourse, je le payais de ma raison.

Un autre usage qui ne me gênait pas moins, c'était de voir, même chez les magistrats, la femme et les filles de la maison, debout derrière ma chaise, servir à table comme des domestiques.

La galanterie de Rousseau s'offusquait d'autant plus à cette vue, que les jeunes Valaisannes lui semblèrent fort jolies, malgré certaine bizarrerie de leur accoutrement :

Je remarquai un grand défaut dans l'habillement des Valaisannes, c'est d'avoir des corps de robes si élevés par derrière qu'elles en paraissaient bossues ; cela fait un effet singulier avec leurs petites coiffures noires et le reste de leur ajustement, qui ne manque au surplus ni de simplicité, ni d'élégance. Je vous porte un habit complet à la valaisanne, et j'espère qu'il vous ira bien : il a été pris sur la plus jolie taille du pays.

Les Genevois.

Le Genevois est celui de tous les peuples du monde qui cache le moins son caractère, et qu'on connaît le plus promptement. Ses mœurs, ses vices mêmes sont mêlés de franchise. Il se sent naturellement bon, et cela lui suffit pour ne pas craindre de se montrer tel qu'il est. Il a de la générosité, du sens, de la pénétration ; mais il aime trop l'argent... Le commerce étant de tous les moyens de s'enrichir le plus compatible avec la liberté, est aussi celui que les Genevois préfèrent. Ils sont presque tous marchands ou banquiers. Plus passionnés d'argent que de gloire, pour vivre dans l'abondance, ils meurent dans l'obscurité et laissent à leurs enfants pour tout exemple l'amour des trésors qu'ils leur ont acquis.

Quant à la façon de parler à Genève, Rousseau la juge ainsi :

Ils dissertent au lieu de causer ; on les croirait toujours prêts à soutenir thèse. Ils distinguent, ils divisent, ils traitent la conversation par points ; ils mettent dans leurs propos la même méthode que dans leurs livres ; ils sont auteurs, et toujours auteurs.

Les petites citadines elles-mêmes prennent dans leurs livres un babil plus arrangé, et certain choix d'expressions qu'on est étonné d'entendre sortir de leur bouche, comme quelquefois de celle des enfants. Il faut tout le bon sens des hommes, toute la gaîté des femmes, et tout l'esprit qui leur est commun, pour qu'on ne trouve pas les premiers un peu pédants et les autres un peu précieuses.

Les Neuchâtelois.

Jean-Jacques se montre moins tendre encore pour les Neuchâtelois que pour les Genevois. Mais aussi n'avaient-ils pas failli le lapider à Môtiers !

Beaucoup d'esprit et encore plus de prétention, mais sans aucun goût, voilà ce qui m'a d'abord frappé chez les Neuchâtelois. Ils parlent très bien, très aisément ; mais ils écrivent platement et mal, surtout quand ils veulent écrire légèrement, et ils le veulent toujours.

Quant à leur caractère, il est difficile d'en juger, tant il est offusqué de manières : ils se croient polis parce qu'ils sont façonniers et gais parce qu'ils sont turbulents. Je crois qu'il n'y a que les Chinois au monde qui puissent l'emporter sur eux à faire des compliments. Ils sont pourtant obligeants, officieux, hospitaliers très réellement, surtout pour les gens de qualité. Ils sont fidèles à leurs promesses et n'abandonnent pas aisément leurs protégés. Il se peut même qu'ils soient aimants et sensibles ; mais rien n'est plus éloigné du ton du sentiment que celui qu'ils prennent ; tout ce qu'ils font par humanité semble être fait par ostentation, et leur vanité cache leur bon cœur.

La conversation des Neuchâteloises est aride ou badine ; elle tarit sitôt qu'on ne plaisante pas.

Les deux sexes ne manquent pas de bon naturel ; et je crois que ce n'est pas un peuple sans mœurs, mais un peuple sans principes, et le mot de vertu y est aussi étranger ou aussi ridicule qu'en Italie.

La religion dont ils se piquent sert plutôt à les rendre hargneux que bons. Guidés par leur clergé, ils épilogueront sur le dogme ; mais pour la morale, ils ne savent ce que c'est ; car quoiqu'ils parlent beaucoup de charité, celle qu'ils ont n'est assurément pas l'amour du prochain ; c'est seulement l'affectation de donner l'aumône. Un chrétien, pour eux, est un homme qui va au prêche tous les dimanches ; quoi qu'il fasse dans l'intervalle, il n'importe pas.

Les Suisses allemands.

Voici comment Rousseau les appréciait, après avoir vécu à Soleure :

Les Suisses, en général, sont justes, officieux, charitables, amis solides, braves soldats et bons citoyens, mais intrigants, défiants, curieux, avares, et leur avarice contient plus leur luxe que ne fait leur simplicité. Ils sont ordinairement graves et flegmatiques, mais ils sont furieux dans la colère et leur joie est une ivresse. Je n'ai rien vu de si gai que leurs jeux. Il est étonnant que le peuple français danse tristement, languissamment, de mauvaise grâce, et que les danses suisses soient sautillantes et vives. Les hommes y montrent leur vigueur naturelle, et les filles ont une légèreté charmante ; on dirait que la terre leur brûle sous pieds.

Les Suisses sont adroits et rusés dans les affaires. Les Français qui les jugent grossiers sont bien moins déliés qu'eux ; ils jugent de leur esprit par leur accent. La cour de France a toujours voulu leur envoyer des gens fins, et s'est toujours trompée. A ce genre d'escrime, ils battent communément les Français ; mais envoyez-leur des gens droits et fermes, vous ferez d'eux ce que vous voudrez.

Il faut avouer aussi que s'ils font bien les traités, ils les exécutent encore mieux, fidélité qu'on ne se pique pas de leur rendre.

Les pêches. — L'autre jour, au marché de la Riponne, une fort jolie dame étrangère, à une marchande :

— Combien ces pêches ?

— C'est quarante centimes la pièce ; vous voyez qu'elles sont bien mûres.

— Oui, mais sont-elles du pays ?

— Oh ! non, Madame, les pêches du pays sont encore bien loin d'arriver à maturité. Ce sont des pêches du Midi.

— Je regrette, je n'achète que des fruits du pays.

— Qu'à cela ne tienne, Madame, veuillez bien revenir ici samedi, elles seront du pays, je leur achèterai la bourgeoisie. G. R.

A la muette. — Un barbier, bien connu pour sa faconde, est appelé l'autre jour auprès d'un malade, pour le raser.

— Comment désirez-vous que je vous rase ? demande le barbier.

— Sans dire mot ! répond le malade.

SUR LA DÉFENSIVE

On recommence à voler, à piller, à assassiner, comme au plus beau temps de la bande à Mandrin et à Cartouche. C'est peut-être occasion de rappeler les jolis vers de *Gustave Nadaud*, intitulés :

L'aimable voleur.

Pardon, monsieur le voyageur :
Vous manquez un peu de prudence
A passer seul, la nuit, sans peur,
Dans un bois où plus d'un voleur
Fixe, dit-on, sa résidence.
Si l'en vous attaquait ici,
Vous pourriez bien crier merci.
Sans être Mandrin ni Cartouche,
On vous tuerait comme une mouche.
Si vous pouviez prendre le temps
De m'accorder quelques instants,
Nous causerions là, sur la route...
D'ailleurs, j'ai là deux pistolets...
— Oui, je les vois, retirez-les...
Parlez, Monsieur, je vous écoute.
— Ah ! vous me faites trop d'honneur ;
Merci, monsieur le voyageur.